

Marie-Christine LAZNIK-PENOT

(84)Ce propos, extrait de la préface de Julien CRACQ, traducteur de la pièce de H. von KLEIST (José Corti, 1954) suffira pour introduire ici le texte de Marie-Christine LAZNIK—PENOT, que nous espérions publier dans le numéro consacré au “Lien Conjugal”. Des impératifs de mise en page nous ont contraints à en retarder la publication.

Reste ce qui fait que la troublante actualité de la pièce, le langage qu'elle a chance de parler le plus directement à un public d'aujourd'hui le duel inexpiable du couple, le duel du couple, le duel amoureux “dont la haine mortelle des sexes est la base” - la déchirance, la géniale ambivalence de ce champ de bataille qui pourrait être tout aussi bien un lit bouleversé - cette “suerte de muerte” impitoyable où un homme et une femme, toutes pudeurs abolies, toutes contraintes larguées, décidées à signifier exemplairement jusqu'aux extrêmes conséquences, la redoutable ambiguïté des pulsions qui les traversent, s'étreignent corps à corps, se mesurent, s'atteignent, de la dent et du couteau, des lèvres et des ongles, jusqu'à la mise en pièces incluse, dans une fureur d'absolu et d'assouvissement.

ENCORE ET PLUS JAMAIS

(85.)Schwärmereien ! Noirs essais - traduit Lacan (1) - nous vous chassons

Voici la manière dont il s'exprime quand il approche la question des liens entre mystique et souffrance, quand il parle d'un certain type de fantasme pervers en lien avec le sadisme.

Nous pourrions, plus modestement, traduire Schwärmereien par drôles d'exaltations, drôles de rêveries, et c'est ce qui me vient quand j'évoque ces deux femmes, Penthésilée et Marguerite Marie Alacoque. Ce qu'elles ont en commun c'est que le Principe du Plaisir ne les fait pas mollir dès les premiers pas vers la jouissance. Mais Schwärmereien m'évoque aussi cet effroi ressenti à certains films de Pasolini (2).

Je vous propose aujourd'hui de travailler la question des “autres jouissances” en laissant de côté la jouissance spécifiquement phallique, car cette jouissance phallique est très articulée à l'organe et elle trouve, plus que toute autre, son arrêt dans le plaisir que constitue ce que l'on appelle la décharge.

Je vais m'occuper plus précisément de ces jouissances pour lesquelles Lacan parle d'infinitude justement parce que le principe de plaisir n'y vient pas, de si tôt, y mettre un terme.

Bien sûr, la jouissance phallique du pervers, du sadique par exemple, le temps qui précède ce terme est prolongé par le fait que le cycle physiologique de la douleur - de sa victime, s! entend - est plus long (86) que le cycle du plaisir d'organe. Mais, de toute façon, la mise en plaisir de l'organe vient interrompre, pour lui, la jouissance.

Il restera encore à voir si cette jouissance qui là est jouissance du corps de l'Autre, au sens propre du terme, ne lui est pas volée. Le génitif de se tournant à son détriment en une

jouissance de l'Autre, de laquelle jouissance, il ne serait qu'instrument. Nous reparlerons de tout cela plus loin, mais voyons tout de suite le premier de nos personnages féminins, la Penthésilée.

La Penthésilée de W. K

Ecrite en 1808, c'est l'histoire d'une *hainamoration*, d'une poursuite effrénée entre deux guerriers, un homme, Achille, et une femme, Penthésilée. Ce texte souligne sans cesse la specularité du désir, à ce moment de brillance qui accrédite la fiction d'une rencontre passionnelle, amoureuse, mais qui se termine par l'assassinat de l'amant, suivi d'un atroce carnage où l'amante le déchire littéralement. Kleist renverse, en apparence le mythe grec, puisqu'on sait qu'on sait que dans **Hornère** Achille tua la reine des amazones. Dans ce texte dramatique, il s'agit, en fait, d'une condensation entre plusieurs mythes ; celui des amazones, celui d'Artémis et d'Actéon, avec le texte dramatique des Bacchantes d'Euripide. C'est en particulier dans la description de la lutte entre l'amazone et son amant que Kleist a repris la question de la vengeance effroyable de Diane, la Vierge Chasseresse. Mais, s'agit-il simplement de vengeance, dans cette mise en morceaux, dans cette mort très particulière qu'elle fait subir à Actéon ? C'est justement le lien entre cette vengeance et une jouissance d'un type particulier qu'il va s'agir d'interroger.

Il est évident que Kleist, en écrivant la scène dans laquelle Penthésilée, telle ses chiennes, déchire Achille, avait en esprit le mythe d'Artémis et Actéon.

Quel est l'intérêt de cette pièce pour nous ?

(87) Cette vengeance atroce, quel est son lien avec un type particulier de jouissance qui serait, en tout cas, autre que la jouissance phallique ?

Souvenons—nous que cette pièce de Kleist appartient au romantisme allemand, à propos duquel, précisément, **Denis de Rougemont** dans *L'Amour et l'Occident* (3) dit

“Le romantisme va tâcher de rejoindre une mystique primitive qu'il ignore, dont il découvre, par éclairs, la vertu sacrée et mortelle”.

Sacrée, cela renvoie à sacré, mais aussi à interdit.

« L'exaltation de la mort volontaire, amoureuse et divinissante, voilà le thème religieux le plus profond de cette nouvelle hérésie ».

Elle - la mort - fut pour Kleist le seul accomplissement possible d'une passion d'amour suprême.”

Nous pourrions dire, après Lacan, la seule possibilité, pour lui, de répondre dans le réel à l'absence de rapport sexuel.

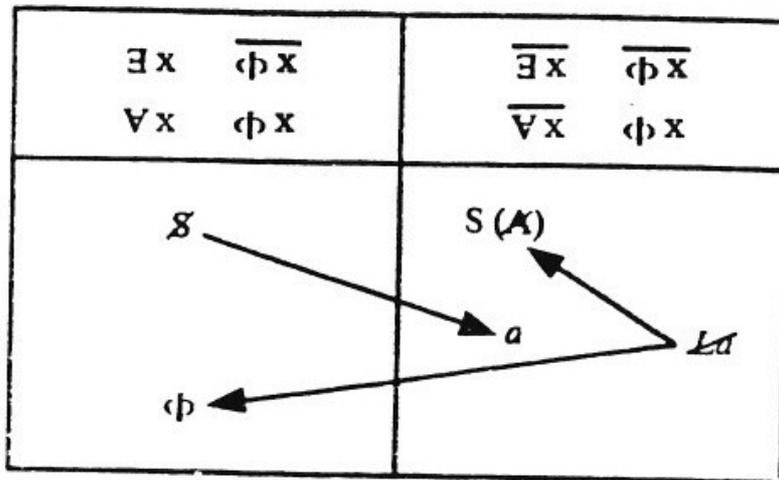
Il va s'agir maintenant d'essayer de voir :

- de quel côté la formule de sexuation se pose quelque un comme Penthésilée.

- comment ce carnage atroce de la fin implique jouissance et pour qui.

pourquoi Penthésilée ne peut accéder à un autre type de jouissance féminine, celle que Lacan dit être propre aux femmes pas toutes, soumises à la problématique phallique

Revoyons nos formules :



Lacan nous rappelle que, qui que ce soit, homme ou femme, tout être parlant s’inscrit d’un côté ou de l’autre de ces formules (4). Le côté gauche représente, disons, le côté mâle de la formule de sexuation. C’est-à-dire, le côté des êtres qui s’inscrivent du côté de la castration

$\forall x \phi x$: pour chacun se pose la question de la castration. Mais la limite de cette fonction,

$\overline{\forall x}$, est qu’il en existe un qui échappe à la castration : $x \overline{\phi}$, c’est la fonction paternelle.

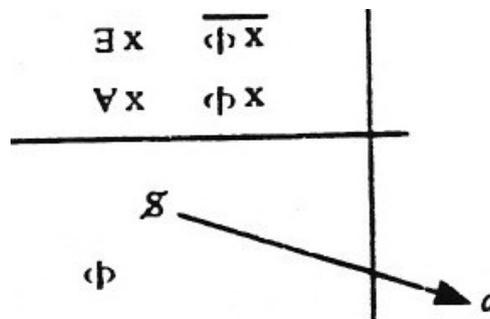
Lacan emploie comme vous le savez, la fonction de négation dans la deuxième partie de cette formule propositionnelle :

Le côté gauche est séparé du côté droit par une barre verticale, qui représenterait justement cette répartition de l’humanité dans les deux identifications sexuelles possibles. Le côté droit représente la part femme des êtres parlants, et ceci indépendamment des attributs anatomiques dont ils sont ou non pourvus.

En-dessous de cette partie gauche, qui représente, donc, le “côté homme”, il y a S barré, le sujet barré, supporté par la question de la fonction phallique. Il ne s’adresse qu’à l’objet a - ce a qui représente le manque dans l’Autre. Ce a , objet cause du Désir.

Mon hypothèse est que le propre de ces personnages féminines, Vierges et Guerriers, c’est de proposer un mythe qui rende compte de ces femmes qui se situent du côté mâle de la formule de sexuation : $\forall x \overline{\phi} x$

Ces femmes soutiendraient leur place de \$, sujet qui dans le désir s'adresse à l'objet à partir de la question phallique :



Ce qui interroge le rôle de la question phallique pour ces Vierges Guerrières.

Reprenons la question à partir du mythe d'Artémis et d'Actéon. Pourquoi une telle haine de la part d'Artémis ? Cette haine pose de façon incontournable la question de la castration. Actéon a vu ce qu'il y avait derrière le voile de Diane, c'est-à-dire un manque. Ceci est inadmissible.

(89) Ces Vierges Guerrières ne visent pas le phallus chez le partenaire. Elles se soutiennent du phallus. Tout l'imaginaire guerrier qui les entoure va dans ce sens. Prenons les amazones, par exemple elles sont guerrières, égales des hommes. Et la question de l'ablation du sein me paraît être une tentative imaginaire de forcer dans le réel une inscription de castration, ce qui n'est, d'ailleurs, pas plus bête qu'autre chose. Lacan n'a jamais cessé de rappeler que si le pénis sert de support au phallus ϕ c'est parce qu'il est marqué d'un moins, $-\phi$. Que les seins puissent éventuellement, faire l'affaire, pourquoi pas ? A condition, évidemment qu'ils deviennent un objet détachable, comme c'est le cas dans le mythe des amazones, où l'un d'eux est enlevé, qu'ils puissent s'écrire $-\phi$

Artémis d'Ephèse, dont **Freud** parle dans *Grande est la Diane des Ephésiens* (5), avait un corps couvert de seins.

Ce qui est particulier chez ces Vierges Guerrières c'est qu'elles ne peuvent supporter d'occuper cette place de a, de déchet, d'objet de l'Autre.

Pour y échapper elles passent immédiatement du statut de Vierges - donc inentamées et guerrières - à celui de Mère. La pondeuse, comme dit Lacan, et il montre comment ceci permet aux femmes d'occuper à nouveau une place d'Autre.

Quant à la question de la Virginité, que je ne reprendrai pas ici, elle est en lien évident avec la question de la castration. Freud, dans le *Tabou de Virginité* (6), montre, dès 1918, comment l'hymen peut venir jouer un rôle phallique. Il n'emploie pas le terme phallique, mais il montre comment, pour certaines femmes, autour de sa perte vient se poser la problématique de la castration.

Dans le cas des amazones, comment devrions-nous lire la première ligne de la formule :

$$\exists x \phi x$$

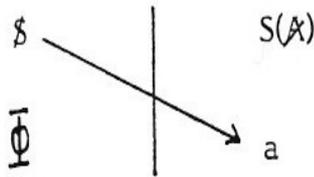
Il n'y a pas de Père mythique de la horde primitive, mais une Mère qui aurait instauré les lois amazoniennes. Celle qui aurait vaincu, anéanti, les envahisseurs. Celle qui, la première, aurait instauré la marque indiquant qu'il y a du registre du castrable en jeu. Celle qui aurait mené les amazones à la victoire. S'agit-il là d'une métaphore autre que la métaphore paternelle ?

Les amazones sont soumises à des lois précises et tout à fait contraignantes. L'une d'elles pourrait s'énoncer de la façon suivante une amazone ne doit jamais choir à la place de a, objet cause de désir pour un homme. Elle ne peut pas subir une passion, ceci est interdit. Elle se doit de fonctionner en place de sujet, \$, se soutenant de la position phallique, ϕ . Elle ne peut s'accoupler qu'après avoir terrassé l'ennemi, comme s'il fallait une mise en scène qui certifie bien que c'est lui qui est en place de a, objet chu, par excellence. Ceci est corrélatif au fait suivant dans tous les cas, ce a, qu'elle vise dans l'Autre, le courage, la force invincible, encore faut-il qu'il soit négativé - ϕ , que cette invincibilité, il l'a perdue dans le champ de bataille, que a soit devenu ce qui manque à cet Autre. Il faut d'abord que l'Amazone puisse poser le pied sur la nuque de son ennemi, véritable mise en scène de cette place d'objet déchu, réellement déchu, par terre.

Voyons maintenant les différents temps du drame kleistien.

Voyons si, dans la pièce, on repère chez Penthésilée cette question de l'accès à l'Autre par le biais de sa place de a, objet cause du désir.

Côté Penthésilée :



Voyons si ceci se confirme. (7)

Dès le début de la pièce nous apprenons qu'Achille est celui que la mère de Penthésilée a désigné à sa fille, le guerrier que sa mère n'a pas pu avoir et qu'elle pouvait désirer. Achille apparaît donc comme objet cause du désir de l'Autre primordial, la Mère (8).

Ce qui est clair dans le texte, c'est qu'Achille et Penthésilée sont dans un miroir où, à la silhouette scintillante du héros, répond le flamboiement de la cuirasse d'or de Penthésilée. Tout est fait pour souligner cette specularité. C'est un même élan qui les conduit l'un vers l'autre, dans cette parade guerrière. Les mêmes termes de chasse servent à décrire, tour à tour, la course poursuite de l'un ou la fuite de l'autre.

Un premier événement va modifier ce tableau symétrique : le Pélide tombe, il va être tué par le frère d'Ector. Penthésilée pâlit et le sauve. Il est désormais pour elle un objet de désir.

Il y a donc tout ce qu'il faut pour que la 'hainamoration' puisse se produire. Du semblant, il n'y a que ça. Et l'Autre n'est, pour aucun des deux sujets, d'un accès direct. Ils leur faut passer par cet objet a, cause de leur désir, suspendu, dans un premier temps, à la brillance de leur costume de parade.

C'est cet habillage de l'image de soi qui, dans la specularité de leur relation, vient envelopper l'objet cause du désir.

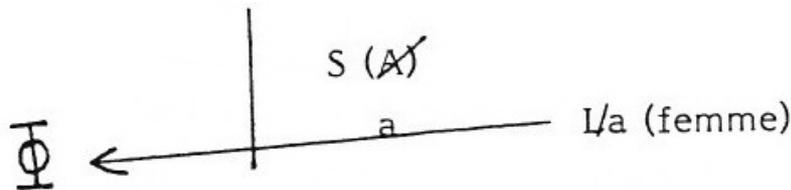
Mais nous savons que pour que l'objet a fonctionne, il faut qu'il soit négativé. C'est-à-dire que ce qui est visé dans l'Autre, c'est ce qui lui manque. C'est cette qualité, cette force, en tant que manquante qui accroche le rapport amoureux.

Pour l'un, comme pour l'autre, c'est la puissance qui est visée.

Quand Penthélisée sauve Achille de la mort - au moment de mêlée dans laquelle le frère d'Hector tente de le tuer - elle se met à le désirer.

Puis, c'est Penthélisée qui est mise par terre, évanouie sans forces, et c'est Achille qui la transporte dans ses bras. Et cette Penthélisée manquant de force, sans puissance - cette puissance qu'elle n'a plus - il la désire passionnément. Il se défait de tous les oripeaux de la parade et la suit.

Il y a un moment où l'on croit qu'un rapport entre eux sera peut-être possible. Car de s'être trouvée pénétrée, entamée par l'épée d'Achille,(92) cela ne lui déplait pas complètement. Ce vainqueur dit l'aimer, veut en faire sa reine. On croit qu'elle va pouvoir, peut-être, envisager d'être en place d'objet a pour lui, envisager d'occuper une place de La femme, de pas toute, ayant à attendre de celui qu'elle aime cette puissance, qui lui manque.



Mais occuper cette place est enfreindre la Loi des amazones, ce que lui rappelle la Grande Pr de Diane

“Au nom du peuple entier, je te proclame affranchie de nos lois tu peux aller où il te plaît et ta robe flottant au vent courir après celui qui t'avait enchaînée”. (9)

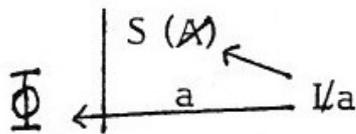
Ce qui indique assez combien il lui sera pratiquement impossible de soutenir cette place d'objet a.

Car la dimension d'abjection, de déchet, de déchu, que l'objet a charrie toujours, mais sur un mode voilé, est ici trop visible. Il n'y a pas de jeu possible autour de cela, pas de mascarade, pas de semblant qui vienne vêtir de brillance, transfigurer, ce a déchet.

“Laissez-le venir ; laissez-le poser sur ma nuque son pied couvert d'airain ; cela me plaît. Et pourquoi deux joues florissantes comme les miennes se distingueraient-elles plus longtemps de la boue qui les forma ? Laissez-le me traîner jusque dans son pays, attachée par les cheveux à ses coursiers, et offrir en pâture matinale aux chiens et à l'horrible engeance des oiseaux, ce corps que voici, gorgé de vie toute fraîche et bientôt honteusement jeté en plein champ”. (10)

Mais il ne s'agit là, comme la suite le montre, que d'un cri de dépit, car cette position, Penthélisée ne peut même pas faire semblant de la soutenir.

Voyons dans quel contexte a lieu le dire de Penthélisée, que je viens de vous citer. Les aléas de la bataille ont fait que chacun des amants(93) s'est retrouvé dans son propre camp et, c'est alors que Penthélisée vit ce moment de vacillation de son être où sa passion va, peut-être, la faire changer de camp, et dans la bataille et dans la formule de sexualité. Elle peut, à ce moment précis, envisager de viser la jouissance d'Achille en place de Φ



$S(A) :$

jouissance d'Achille

et d'attendre de lui cette puissance, qu'elle n'a plus. Elle aurait ainsi rejoint le camp féminin, celui que **Lacan** met sous la double formule : $\overline{\mathcal{X}} \times \overline{\mathcal{F}} \times$ et $\overline{\mathcal{Y}} \times \overline{\mathcal{F}} \times$.

Où $\overline{\mathcal{X}}$ se lit: on ne peut pas dire que pour toute femme la question de la castration se pose, il n'y a pas d'universel dans cette affaire, ou alors $\overline{\mathcal{Y}}$ femme n'est pas toute soumise à la question de la castration (11). L'autre partie de la formule $\overline{\mathcal{Y}} \times \overline{\mathcal{F}} \times$

pouvant se lire comme il n'en existe pas même un, ou une, qui échappe à la castration.

Alors, qu'est-ce qui la fait, à ce moment de la pièce, basculer de cette place amoureuse, à cette haine destructrice qui la mènera à accomplir l'*Orgia* sur le corps d'Achille ?

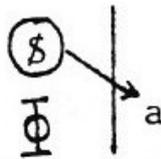
Ce qui la fait basculer c'est un dire de son amant qui la reconvoque au champ de bataille.

Un messager se présente comme venant d'Achille et lui dit

Puisque tu as le désir de l'emmener captif – lui Achille - dans tes campagnes natales, et puisqu'il a pareillement le désir de t'emmener, captive, en son pays, il te provoque à nouveau, en plein champ, pour une lutte à la vie à la mort, il convient qu'à la face des Dieux justes, l'instrument du Destin, l'épée, soit seule à décider si c'est toi, ou bien lui, selon vos saintes lois, qui doit baiser les pieds poudreux de son vainqueur." (12)

Qu'y a-t-il dans ce texte ? Une spécularité absolue entre les deux amants est invoquée. Il fait appel, en elle, à la Vierge Guerrière puissante, capable de vaincre un Achille.

(94) Il la reconvoque, donc, au côté masculin de la formule de sexuation



Le phallus, $\overline{\mathcal{F}}$, sur lequel Penthélysée en place de sujet, $\overline{\mathcal{S}}$ est supposée se supporter est évoquée par une image saisissante, l'épée du vainqueur, lequel ne doit viser l'Autre qu'à travers cet objet a, qui devra choir aux pieds du vainqueur.

Reconvoquée à ce poste où il lui faut être toute pour satisfaire l'Autre, elle prend en pleine figure, dans cette position spéculaire, sa castration réelle, redevenue insupportable, puisque celui qui aurait pu Lui permettre de la supporter est celui-là même qui la reconvoque à ce poste.

Et Penthélysée répond par une parade, où elle s'arme de tous les équivalents phalliques imaginables : chars aux faux étincelantes, chiens, éléphants.

Et suit l' *Orgia* que l'on sait.

Mais - me direz-vous - et la jouissance dans tout cela ?

Il s'agit de la jouissance supposée être liée à cette passion du corps d'Achille.

Je vais me permettre ici une parenthèse il s'agit du mythe d'Artémis et d'Actéon, où il y a une *orgia* tout à fait analogue. Dans la représentation qui en est donnée, par exemple, sur l'une des métopes de Sélinonte reproduite en exergue (7), nous montre une Artémis qui regarde et qui semble jouir - son visage présente un sourire extraordinaire - jouir du corps de l'Autre, de la souffrance supposée dans le corps de l'Autre.

Cette jouissance, qui n'est pas phallique, à mon avis, même si le sujet est du côté mâle de la formule de sexuation, cette jouissance elle l'imagine en la faisant supporter par le corps de son partenaire masculin

Mais revenons à la pièce de **Kleist**. Où parie-t-on de jouissance ? Eh bien, presque à la fin de la pièce, il y a un petit fragment, tombé dans le dessous lors de l'édition définitive, mais conservé dans le manuscrit.

(95)Ce fragment refoulé - un dire de Penthésilée adressé au corps mutilé de son amant mort - indique, dans cette *orgia*, un élément de jouissance d'un type particulier

Par Jupiter, je pourrais mourir avec cette conviction que tu préféreras mes baisers sanglants à ceux - tout humides de plaisir - que t'eût donnés une autre. Je parierais que, tel une colombe, tu m'as laissée t'étouffer sans faire un mouvement. Si prodigieuse était ta volupté que pas un de tes membres n'a bougé, - ô Diane, pas un seul !" (13)

Quelle est l'articulation entre la jouissance que Penthésilée énonce ici

- jouissance qu'elle n'aborde que par le biais de la supposer vécue, supportée, par le corps de son amant - et cette "jouissance supplémentaire" qui serait proprement féminine ?

Une jouissance supplémentaire qui serait proprement féminine

"Que d'être pas toute - la femme - elle a, par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, une jouissance supplémentaire." (14) **L a c a n**

Lacan la suppose, cette jouissance du côté des femmes mystiques.

"Vous n'avez qu'à regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute". (15)

Toute la tradition, plusieurs fois centenaire, de l'adoration du Christ souffrant sur la croix, est là pour faire le joint tout naturellement.

Si certaines femmes mystiques éprouvent cette jouissance directement en supportant la face de l'Autre - la face de Dieu - par leur jouissance, d'autres ne peuvent accéder fantasmatiquement à cette jouissance que par le biais de la supposer soutenue par le corps, oh combien blessé, du Christ en son Calvaire. Elles ne jouissent que de la jouissance supposée de ce corps mutilé offert à la Face de Dieu.

En parlant du Baroque, Lacan parle explicitement de cette jouissance soutenue par la passion du Christ sur le Calvaire. Il parle du peu d'importance, pour la doctrine chrétienne, que le Christ ait ou non une âme, il fait remarquer que l'important est qu'il ait un corps. Et il dit textuellement "Cette doctrine ne parle que de l'incarnation de Dieu dans un corps, et suppose bien que la passion soufferte en cette personne ait fait la jouissance d'une autre." (16)

Et j'ajouterais que ce scénario du Crucifié - c'est-à-dire cette jouissance du corps de l'Autre, celui qui est sur la Croix, cet Autre qui n'est surtout pas moi - a fait une des forces imaginaires du christianisme et a rendu caduque la nécessité des rites orgiaques.

Deux problèmes se posent à nous par rapport à cette jouissance :

1° Elle ne peut se répéter, elle a lieu une fois et plus jamais.

2° Qui jouit ? Est-ce Penthélisée, l'agent de la scène, qui récupère cette jouissance ?

La continuation du texte de **Kleist** - car la pièce ne s'arrête pas à la mort d'Achille, elle va un peu plus loin - indique que Penthélisée sent bien que pour récupérer cette jouissance ainsi que pour redevenir sujet, il lui faut s'infliger à elle-même la mort, et y rejoindre son amant. Rejoindre, indique bien qu'il s'agit là d'une question de place.

Que s'est-il passé, du point de vue des rapports intersubjectifs, au moment de cette fameuse *Origa* ?

Pour pouvoir saisir ce qui s'est passé, il nous faut reprendre les choses à partir de la formule du fantasme $\$ \leftrightarrow a$ où le poinçon \leftrightarrow indique les rapports entre le sujet et l'objet dans les liens intersubjectifs.

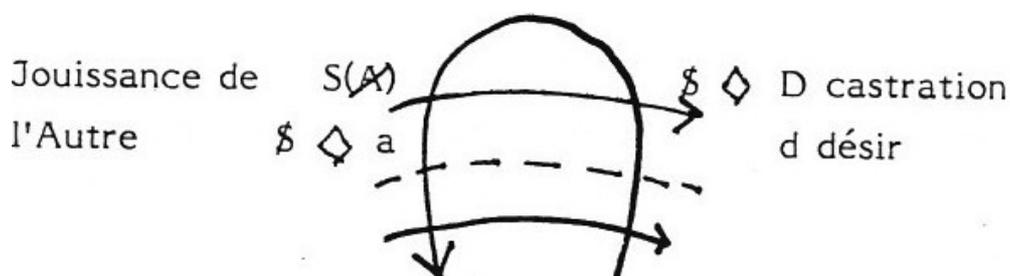
Je vais essayer de vous montrer que Penthélisée se fait instrument de la jouissance de l'Autre.

En 1960, dans *Subversion du sujet et dialectique du désir*, texte dans lequel Lacan parle énormément de la question de la jouissance, il y fait remarquer que la perversion, qu'il ne traitera pas dans cet article, accentue à peine la fonction du désir chez l'homme. Entendons ici celui qui se situe du côté $\forall x \quad \Phi x$. Ce désir l'intéresse "en tant qu'il institue la (97) dominance, à la place privilégiée de la jouissance, de l'objet u du fan— tasme qu'il substitue à l' \mathcal{A} ". (17)

"Le pervers s'imagine être l'Autre pour assurer sa jouissance". (18)

Et Lacan rappelle que le fantasme en sa formule contient $-\Phi$. Mais que ce $-\Phi$ peut se trouver d'un côté ou de l'autre de la formule $\$ \leftrightarrow a$. Si cette castration imaginaire, $-\Phi$, se retrouve du côté de l'objet a, ce que nous écrivons $a (-\Phi)$, le problème est que celui qui se retrouve affublé du Φ , c'est lui qui jouit, car le sujet, en le repérant, lui, comme marqué par la castration il lui donne sa division de sujet et se retrouve, du coup, en place de pur instrument de la jouissance de cet Autre.

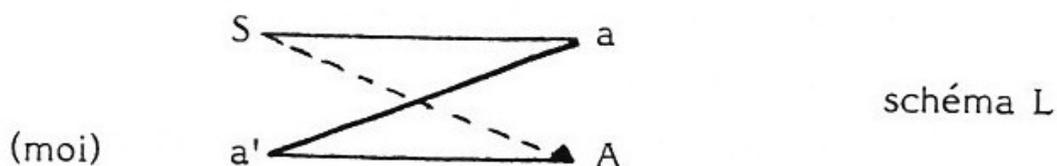
Souvenons-nous du graphe du désir :



Nous pouvons y repérer une structure à quatre points :



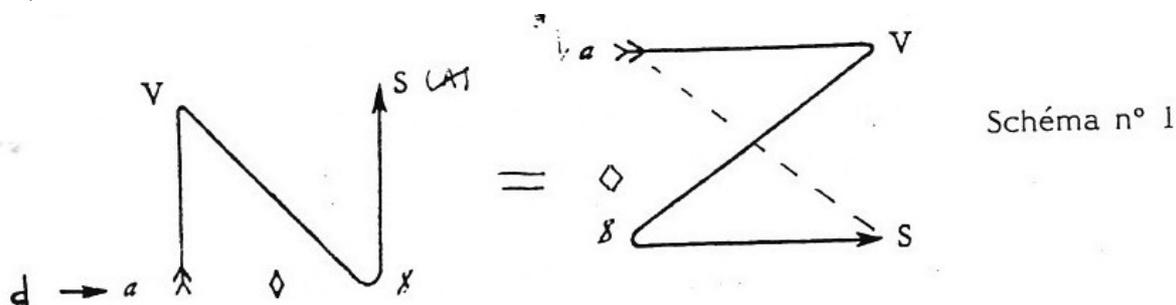
structure que nous savons, depuis le schéma L, être propre aux rapports intersubjectifs



Avant de voir comment cette relation se retrouve articulée dans les cas où la castration imaginaire est placée par le sujet en a, je vous fais remarquer que telle est bien la position d'Achille, quand Penthélisée le détruit. C'est un Achille désarmé qu'elle met en pièces. Et la jouissance, c'est bien lui qui la récupère, car de lui avoir donné sa division, Penthélisée n'est plus que l'instrument, quand, dans cette note refoulée il fait dire à Penthélisée :

(98) "Par Jupiter je pourrais mourir avec cette conviction que tu préféreras mes baisers sanglants à ceux tout humides de plaisir que t'eût donné une autre. Je parierais que, telle une colombe, tu m'as laissé ta volupté, que pas un de tes membres n'a bougé — ô Diane, pas un seul". (13)

Que s'est passé, graphiquement parlant, dans ce rapport intersubjectif ? Nous allons nous appuyer sur le dénommé schéma du fantasme sadien, tel que **Lacan** le développe dans *Kant avec Sade* (19).



Lacan rappelle que la formule $§ \diamond a$ du fantasme, où \diamond se lit **désir de**, se lit de même dans le sens rétrograde.

Donc, dans le schéma la ligne du bas satisfait à l'ordre du fantasme en tant qu'il supporte l'utopie du désir. Nous voyons le V, la volonté de jouissance, finir par aboutir. en A, sujet brut de la jouissance, ce qui renvoie à la jouissance comme jouissance de l'Autre, $S (A)$ en passant

§

par un α , le sujet qui subit la passion, qui subit la volonté de jouissance. Voici un sujet tout à fait divisé, barré, car il ne se reconnaît pas comme sujet de cette jouissance.

Nous voyons bien que le ou les tourmenteurs, et dans notre cas Penthélisée, d'avoir laissé à l'Autre leur division de sujet ne sont plus que simple instrument de cette jouissance de l'Autre, ne sont plus qu'objet a . Voici justement, nous dit Lacan, ce que le névrosé ne veut pas sacrifier sa castration à la jouissance de l'Autre, car si l'Autre existait il en jouirait.

C'est bien ce dont s'aperçoit Penthélisée. Mais elle n'est pas perverse, elle est folle, folle de hainamoration et elle ne peut même pas se reconnaître dans l'instrument de cette jouissance. Elle est aliénée de son propre acte, sa place de sujet vacille, mais elle ne peut pas tenir celle d'instrument, ce qui lui permettrait de reprendre pied.

(99) Elle va donc, tenter deux démarches :

Essayer de retirer à Achille sa division de sujet, en affirmant qu'il n'était pas divisé par rapport à sa jouissance, qu'il jouissait et le savait, ce que l'on entend dans la note.

- S'identifier à lui en place de $\$$ et par là retrouver sa place perdue de sujet. Mais redevenir sujet ne lui est possible qu'en le rejoignant dans la mort.

Voyons maintenant comment ceci se passe du côté des femmes mystiques en prenant comme exemple, l'une d'entre elles

Marguerite Marie Alacoque

Elle est née en 1647. Elle est très jeune quand son père meurt. Sa mère se retrouve avec ses enfants, encore très petits, soumise à un oncle très cruel. Cet oncle, sous prétexte de les protéger, vient avec sa propre mère et sa femme s'installer dans leur propriété. Ils constituent une parfaite "troupe de tourmenteurs", comme dit Lacan, dans Kant avec Sade. La mère de Marguerite est souvent malade et la petite fille subit toutes sortes de privations, de souffrances. A 8 ans, elle est placée comme interne, dans le couvent des Urbanistes. Mais elle contracte une anémie si sévère qu'elle devra rester 4 ans sans pouvoir marcher. Puis elle guérit et les mauvais traitements recommencent.

Ce qui nous intéresse est de voir comment elle négocie cette souffrance. Eh bien, par le biais d'une mise en scène fantasmatique dans laquelle:

1° elle dénie à la troupe de ses tourmenteurs toute haine, elle leur pardonne, car : ils n'étaient que "*les instruments dont Dieu se servait pour accomplir sa sainte Volonté*". (21)

2° Mais cette mise en scène les transforme en simples instruments et leur refuse, donc, le statut de sujet.

Voici ce qui nous renvoie à *Kant et Sade* : l'exécuteur, dans l'expérience sadique se retrouve pétrifié en objet. La Volonté de la faire souffrir

(100) est à l'Autre (ce qui est d'ailleurs toujours vrai), et la jouissance, d'être à l'Autre (Dieu) adressée, n'est pas sans être sienne. Elle jouit, tandis que dans le fantasme sadique, ce qui est essentiel, c'est que la victime reste toujours divisée par rapport à cette jouissance, qu'elle supporte mais qui lui reste radicalement Autre.

Et de quoi jouit-elle, notre Marguerite ?

Voici qui rejoint la question de **Lacan**, mise en exergue sur la contre couverture du livre du Séminaire *Encore* :

“Il est clair que le témoignage essentiel des mystiques c’est justement de dire qu’ils l’éprouvent - cette jouissance - mais qu’ils n’en savent rien”.

Eh bien, je vais essayer de soutenir une gageure qu’on peut en savoir quelque chose en lisant son texte, avec la grille de ce que Lacan a mis sur pied dans Kant et Sade.

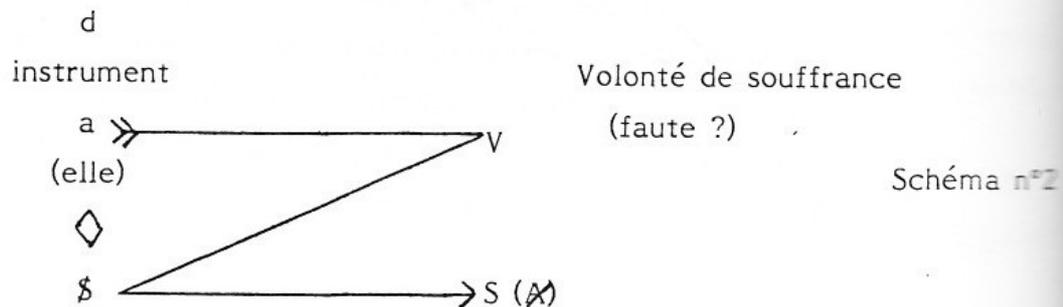
Voyons la jeunesse de Marguerite. Elle voudrait entrer au Couvent mais doit vivre la vie d’une jeune fille de son milieu que l’on souhaite marier. Elle vit donc encore chez elle et y subit les cruautés du trio des tourmenteurs.

Comment surgit la jouissance dans ce cadre-là ?

Voici le scénario Elle est obligée de vivre une vie mondaine bals, galanteries des jeunes hommes, etc. Elle voit, dit-elle, la tristesse de Jésus. Celui qu’elle aime. Elle Lui demande pardon. Elle déchire son propre corps par la discipline. Dans quel but ? Celui d’être comme Lui, souffrir la même Passion, se retrouver déchirée, comme le visage de son Maître.

Ceci se passe à l’époque où l’on tente de lui trouver un mari. Elle dit avoir horreur du rapport avec les hommes. Mais son Maître est jaloux. Un jour elle accepte d’aller à un bal costumé. Mais elle ne le referra plus jamais. Plus jamais elle n’acceptera quelque semblant ou mascarade que ce soit. Car ce Dieu Jaloux lui montre Sa Face défigurée en lui disant que c’est sa vanité à elle qui l’a réduit dans cet état. La voilà en place d’instrument de la souffrance du Christ. La voilà cause de la passion du Christ.

(101) Essayons de voir ceci sur la schéma sadien :



Telle position, où elle se trouve absolument aliénée de la jouissance de l’Autre, S (A) et transformée en simple instrument de cette jouissance, ne lui convient absolument pas.

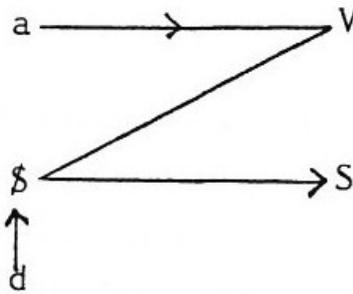
Elle réussit à modifier le scénario d’une façon tout à fait intéressante son Dieu jaloux lui fait prendre une rude discipline.

Comment une telle modification peut-elle être représentée sur le schéma sadien ?

Revenons au texte *Kant avec Sade*. Avec le premier schéma, **Lacan** nous avait fait entrevoir que, loin de nier l’existence de l’Autre “le sadisme rejette dans l’Autre le douleur d’exister, mais sans qu’il voie que par ce biais lui-même se mue en un objet éternel”. (20) Mais Lacan nous fait remarquer que Sade lui-même échappe à cette pétrification, que Sade n’est pas dupé par son fantasme, dans la mesure où la rigueur de sa pensée passe dans la logique de sa vie, nous dit-il. Et il pointe comment, pour rendre compte de la position de Sade lui-même sur le schéma, il faut opérer une rotation d’un quart de tour sur celui-ci.

En effet, la vie de Sade, longtemps emprisonné, soumis au vouloir de sa Présidente de Belle Mère, puis finalement interné par ses bons soins, pourrait se lire ainsi :

Schéma N°3



Volonté de la Présidente

Sujet pathologique de la
jouissance : sa femme

Que la volonté de le faire jouir de l'incarcération passe par sa puissante belle mère est incontestable. Cette Volonté s'exerce sur le sujet Sade et la division du sujet serait, nous dit **Lacan**, soutenue par le fait que (102) la place de sujet brut de la jouissance pathologique serait tenue par la femme de **Sade** qui le suivit dans sa fidélité jusqu'au bout. Et sa place de \S barré, **Sade** l'a bien tenue dans les modalités mêmes de son souhait d'être effacé après sa mort.

Mais revenons à Marguerite. Elle aussi, en énonçant que son maître lui fit prendre une rude discipline, se déplace d'un quart de tour sur le schéma quand elle assujettit à la Volonté de souffrance de son Maître. Mais, là où les choses changent pour les femmes mystiques, c'est quelles ne sont pas tout à fait aliénées de cette souffrance—jouissance. En souffrant, elles rejoignent le Christ en Passion :

Je me mets à ses pieds comme une hostie vivante, qui n'a d'autre désir que lui être immolée et sacrifiée, pour me consumer comme un holocauste dans les pures flammes de son amour".
(22)

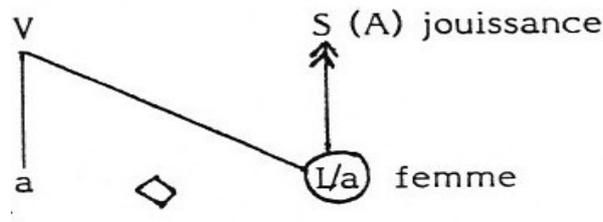
Volonté du
Maîtreobjets de la femme
passion du Christ

Schéma n°4

"Je n'ai d'autre impression ni mouvement que celui de l'aimer et je me sens quelquefois si pressée que je voudrais donner mille fois ma vie pour lui marquer le désir et l'ardeur qui me consomment. J'éprouve des attraites si violents qu'il me semble que ma poitrine est toute traversée de flèches, ce qui m'enlève le pouvoir de respirer. Je demeure ... mon corps souffrant avec mon Jésus et mon esprit se réjouissant dans son amour". (22)

Mais nous allons voir qu'elle réussit même à le mettre en place d'instrument !

"Au milieu des compagnies et des divertissements vous me lanciez des flèches si ardentes qu'elles perçaient et consumaient mon coeur de toutes parts. Et la douleur que je ressentais me rendait toute interdite". (23)

Si nous comparons le temps où c'est elle qui fait souffrir son maître, où c'est par sa faute que Son visage est déchiré, avec ce temps-ci, nous voyons que le renversement opéré est de

l'ordre de celui de la dialectique(103) du Maître et de l'Esclave. Nous repérons ce renversement dans le passage du schéma 2 au schéma 4.

Nous avons là, chez Marguerite, deux versants de la jouissance :

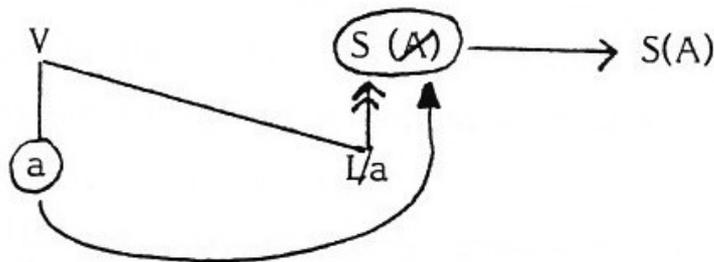
Une jouissance du corps de l'Autre, celle qu'elle peut éprouver à la pensée de la souffrance du corps du Christ. Ce que nous avons déjà trouvé littéralement chez **Lacan** quand il dit que la passion soufferte en la personne du Christ a dû faire la jouissance d'une autre. A ce niveau, rien ne distingue cette jouissance de celle de Penthésilée, sinon que Marguerite reste là dans un cadre encore purement fantasmatique.

Mais c'est une autre Jouissance qu'elle recherche. Nous avons vu sur le graphe comment celui-ci se renverse dans ce que nous pouvons appeler ce second temps. C'est le temps de cette autre jouissance, celle offerte à l'Autre, celle qu'elle souffre en son propre corps, cette passion que son Maître lui fait subir avec ses flèches. Par ce biais, elle rejoint la Jouissance soufferte de l'Autre $S(A)$, en laissant pour l'instant de côté la question de savoir s'Il est barré ou non.

Cette symétrie vient répondre dans le réel au "traumatisme", comme s'exprime **Lacan** dans le Séminaire des non-dupes-errent. $S(A)$ rejoint a , puisqu'elle a atteint ce point de Sa Jouissance, dont elle était l'instrument a , et dans cette identité il se retrouve Lui être instrument a , de sa jouissance à elle.

$$S(\overline{A}) + a = S(A)$$

Ce qui est aisé à repérer dans la construction même du graphe du désir. Car on sait que cette barre sur A , c'est la perte de petit a qui l'installe. Dans cette même absolue des positions, elle atteint l'Extase. Il n'y a plus de fantasme. Ceci aussi est aisé à repérer sur le graphe du désir. Il n'y a plus de rapport intersubjectif. Notre schéma à quatre points n'en a plus que deux dès le moment où a et $S(A)$ collabent



Elle est amour dans lequel elle se consume.

(104) Quel est le prix de cette jouissance, pour ceux ici que cela pourrait éventuellement intéresser ? C'est une jouissance dans un hors sexe. Le sacrifice est celui du registre phallique, sacrifice obtenu au prix des mutilations sur son propre corps, la "discipline". Cette Jouissance est offerte à l'Autre, c'est un cadeau d'amour pour le faire ex-sister. D'ailleurs elle le dit, ce qu'elle voudrait lui donner, mille fois, c'est sa vie.

La Jouissance en tant que recul des limites de la souffrance, **Lacan** en parlait déjà à propos du fantasme sadien. Il faisait remarquer que pour que le scénario continue de produire de la jouissance il devait toujours reculer la limite de la souffrance possible avant l'évanouissement du sujet.

Marguerite, dès son enfance, se plaint que la main de ses bourreaux ne frappe pas assez fort

“Je m'affligeais de voir que ces mains qui se levaient pour me frapper étaient retenues et ne déchargeaient pas sur moi toute leur rigueur. Je me sentais continuellement pressée de rendre toutes sortes de services et bons offices à ces véritables amies de mon âme.” (24)

On voit bien qu'il ne s'agit pas là du Principe de Plaisir, ni d'une recherche de Nirvana.

Cette poursuite de la Jouissance implique une escalade certaine. Ceci se retrouve chez beaucoup de mystiques. Souvent d'ailleurs, le titre même de leurs oeuvres, dans lesquelles elles essayent de rendre compte de leur expérience, comporte ce “crescendo” nécessaire à l'expérience mystique. C'est par exemple le cas de la Béguine Hadewijch, pour n'en citer qu'une, originaire de chez vous. Un de ses écrits s'intitule *Les douze heures mystérieuses* (36) pendant lesquelles il s'agit d'aller chaque fois plus loin, réussir à reculer ce point limite qui permet d'obtenir la jouissance. Il me semble que c'est de cela qu'il s'agit dans la notion d'infinitude de la jouissance.

Marguerite dit : *Mon divin Maître me donnait un si grand désir de me conformer à sa vie de souffrance, que tous mes tourments ne me semblaient plus rien, et je redoublais mes pénitences.”* (25)

Il y aura toute sa vie une recherche d'une plus grande souffrance, reculant les limites de l'abject, se complaisant dans les humiliations.

(105) Elle raconte qu'après avoir passé ses vœux - elle était entrée au couvent à 23 ans - son Maître lui demande le sacrifice de tout son être.

Marguerite lui répond : *“Pourvu, ô mon Souverain Maître !, que vous ne fassiez jamais rien paraître en moi d'extraordinaire, mais seulement ce qui pourra me causer le plus d'humiliation possible et d'abjection devant les créatures et me détruire dans leur estime”*.

Ce à quoi il lui répond en lui montrant sa croix :

“Voici le lit de mes chastes épouses, sur lequel je te ferai consommer les délices de mon amour les fleurs tomberont peu à peu et il ne restera que les épines qu'elles cachent encore à cause de ta faiblesse. Elles te feront sentir si vivement leurs piqûres, que tu auras besoin de toute la force de mon amour pour en supporter la douleur.”

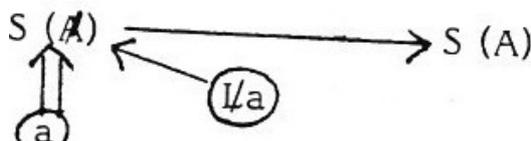
“Ces paroles me réjouirent beaucoup. Je pensais qu'il n'y aurait jamais assez de souffrance, d'humiliation et de mépris pour désaltérer mon ardente soif de sacrifice”. (26)

Son but est clair : accéder à cette jouissance de l'Autre, se confondre avec la souffrance - passion de son Maître S(A). Elle voudrait être cette image de la souffrance. Pour ceci il faut qu'elle subisse les coups de fouet de la flagellation. Elle se fait donc objet apparent de toute Volonté de souffrance. Elle est cet abject, cette immondice, mais je vous épargnerai ici toutes les anecdotes concernant les rapports de Marguerite aux plaies ou aux excréments de ses malades, dont même **Lacan** parle dans son Séminaire sur l'Éthique.

Ce qui est certain c'est que la place de a, si insupportable à Penthélisée, elle la soutient joyeusement. Si nous regardons la formule de sexualité des sujets “pas tous soumis à la castration” :

$$\exists x \bar{\Phi} x \quad \text{et} \quad \bar{\forall} x \Phi x$$

Nous voyons que :



Ce qu'elle vise, c'est la Jouissance de l'Autre. Pour l'atteindre elle se met en place de déchet, d'objet chu, **a**, mais le but de l'opération consiste à conjoindre de **a** et ce $S(\bar{A})$, ce qui donne résultat un Autre non barré.

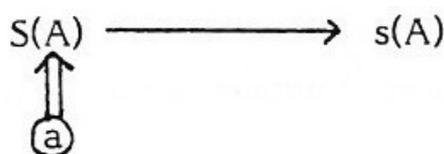
(106) La jouissance mystique est hors sexe, hors phallique, mais non pas hors corps. C'est toujours la jouissance de l'Autre qui est visée et l'on part de la jouissance du corps ... de l'Autre.

Ce qu'il convient, c'est de viser non pas à partir de la place de femme "pas toute ...", mais à partir de la place d'objet **a**.

Marguerite raconte ce que lui avait enseigné sa maîtresse au couvent:

"Allez vous mettre devant notre Seigneur comme une toile d'attente devant un peintre". (27)
On peut dire que, ce qui manque à l'Artiste c'est la toile.

Mais qu'est-ce qui lui permet ce passage si aisé de cette jouissance de l'Autre comme visée à cette position d'être **a**, ce qui a chu de l'Autre, ce déchet de l'Autre ? C'est que cette place $S(\bar{A})$ elle ne fait pas que la viser, elle veut y être. Ceci ne peut s'opérer qu'en occupant cette place **a**.



Mais comment soutenir cette place ? Toute une tradition, celle du Ecce Homo est là pour le lui permettre. La tradition de cet être transformé en objet de la risée des soldats, pur objet **a** incarné, déchet du grand Autre. C'est à cette place qu'elle veut s'identifier. C'est à une image obscène du Christ qu'elle s'identifie. Elle veut être ce dérisoire objet qui cause la jouissance des autres. En elle cette jouissance de l'Autre se confond avec **a**. Voyons ce qu'elle dit à propos des plaies qui la dégoûtent et qu'elle veut embrasser.

"Je me sentais une extrême répugnance devant les plaies, il fallait donc me mettre à les panser et à Les baiser pour me vaincre". (28)

Elle veut tellement cet **a**/abject que quand il lui propose d'être l'épouse du Mont Thabor, de participer de la Transfiguration, de passer du déchiré à la lumière, elle refuse *"C'était pour*

moi plus que la mort, car je ne voyais point de conformité avec mon époux tout défiguré et déchiré sur le Calvaire”.

Il n'est pas question de ne pas être ce **a**, défiguré, déchiqueté.

A certains moments, cette place de **a** peut se revêtir d'une brillance elle devient alors cierge ardent qui se consume en Sa présence.

(107) Nous allons aborder maintenant la question de la

Jouissance de Dieu

Ce qu'elle dénomme “L'amoureuse violence du Maître et la victime”. **Lacan** nous dit qu' “*assurément le christianisme a éduqué les hommes à être peu regardants du côté de la Jouissance de Dieu*”. (1) 11 parle de l'influence qu'aurait sur **Kant**, non pas **Sade** - qui n'a écrit que sept ans après la Critique de la Raison Pratique - mais tel mystique de chez lui, dont le soupir vient là étouffer ce qu'il entrevoit au-delà d'avoir vu que son Dieu est sans figure *Grimmigheit*, ce que l'on pourrait traduire par : fureur, férocité, rage. **Sade** dit : Etre – suprême-en-méchanceté.

Voici comment Marguerite, elle, en parle, à propos de son dégoût des plaies et des excréments : “*Mon Seigneur, qui voulait pousser à bout la fidélité de mon amour envers lui, prenait plaisir de voir combattre en son indigne esclave l'amour divin contre les répugnances naturelles.*” (29)

Ce n'est pas sans évoquer **Pasoloni** dans *Salô, les 120 journées de Sodome*. On sait le prix de Pasoloni a payé.

Mais revenons à Marguerite. Son Maître lui dit “*Je veux que tu sois maintenant le jouet de mon amour, comme les enfants font de leur poupée. Il faut que tu t'abandonnes sans résistance. Laisse-moi me con tenter à tes dépens, tu n'y perdras rien*”.

“*Cet Unique Amour de mon âme prenait plaisir à me faire paraître dans toute mon indignité, afin que l'on usât envers moi de mépris et d'injures*”. (30)

Identifiée à l'Ecce Homo comme **a**, elle est ce **a**, qui a causé la jouissance des autres, cet **a** de abject. De cet abject elle dit : “*Elle était ma nourriture délicieuse, dont il ne m'a jamais laissé manquer. Il ne disait jamais c'est assez, mais au contraire, il complétait ce qui pouvait manquer*”. (31)

Son Maître lui fait accomplir certaines choses avec son *amoureuse violence*:

se lier avec des cordes ou des chaînettes dans le but de soulager sa souffrance de l'écart entre elle et S(A), de l'écart entre elle et la souffrance de son Maître. Quand son Sauveur lui dit qu'il s'est livré à toutes(108)sortes d'amertumes pour son amour, elle lui promet d'être son esclave. A première vue, on pourrait croire qu'il dit avoir payé sa jouissance à elle et qu'elle doit payer pour sa jouissance à Lui. Bien sûr, mais pour ce faire, encore aurait-il fallu qu'il existât. Mais avant même de poser ce problème, il nous faut repérer un renversement sournois de la problématique maître-esclave, puisque ce sont les termes mêmes de Marguerite. C'est bien le Maître qui se transforme en outil de la Passion de son esclave. Du coup c'est l'esclave qui devient sujet, assujetti comme on dit.

Voici ce qu'elle en dit, dans un style qui rappelle le Cantique des Cantiques : “*Il me semblait être une esclave qui se voit délivrée de sa prison et de ses chaînes pour entrer dans la maison de son Epoux, en prendre possession et jouir de sa présence, de ses biens, de son amour.*” (32)

Jouir ! Encore !

Comment se fait-il que ce recul, nécessaire, du point limite de la jouissance- souffrance, ne la mène pas à la mort ?

Qu'est-ce qui fait que Marguerite s'engage dans cette expérience à "corps perdu", comme si ça savait, en elle, que ça n'aboutirait pas si vite à la mort ?

Il s'agit du cadre : Ils ne sont pas tous les deux seuls dans cette Intersubjectivité. Il y a l'ordre réel auquel Marguerite a fait vœux d'obéir. L'Ordre intervient pour faire cesser la Jouissance de l'Autre, au nom du Principe de Plaisir. On lui ordonne de dormir, de se nourrir, de se soigner. Ce qui explique que les mystiques jouissent souvent de fort longues années. Voyez par exemple le cas de Thérèse d'Avila.

Il nous faut aborder maintenant les rapports entre jouissance et insatisfaction, car **Lacan** relie ces deux termes entre eux.

Au point où nous en sommes, je crois que nous pouvons affirmer que ce lien renvoie à la jouissance phallique. Car, pour ce qui en est des mystiques, ce qu'elles disent, c'est qu'elles ont leur content et même plus, ce qui ne les empêche pas de demander Encore I

Écoutons Marguerite parler des caresses de son Maître, - souvenons- nous que nous sommes dans le style du Cantique des Cantiques - parler de ses extases :

"Il me fit comprendre qu'à la façon des amants les plus passionnés, il(109)me ferait goûter pendant ce temps à ce qu'il y aurait de plus doux dans la suavité des caresses de son amour. Elles furent si excessives qu'elles me mirent toutes hors de moi-même, et me rendaient incapable de pouvoir agir". (33)

Après que l'esclave eût subi particulièrement les plaisirs de son Maître, elle expérimente une telle jouissance qu'elle est contrainte de lui dire : *"Suspendez, ô mon Dieu, ce torrent qui m'abîme ou étendez ma capacité pour le recevoir ."* (34)

Quels sont les moyens pour atteindre cette jouissance extatique ? Ceci requiert la néantisation du sujet.

Elle n'est que pur néant, pur manque. Un $a = - \emptyset$ si nous étions encore au niveau du \emptyset .

Son Maître lui dit *"Reconnais que tu ne peux rien sans moi"*, et il lui promet de rester toujours avec elle, pourvu qu'elle tienne toujours son néant et sa faiblesse abîmés dans sa force à Lui. (35)

Il nous faut maintenant aborder le moment où tout ce beau système se met à clocher.

Il s'agit de l'apparition du Sacré Coeur.

Lacan, à propos du fantasme sadien, disait *"Ce fantasme a une structure qu'on retrouvera plus loin et où l'objet n'est qu'un des termes où peut s'étendre la quête qu'il (le fantasme) figure. Quand la jouissance s'y pétrifie, l'objet devient fétiche noir où se reconnaît la forme bel et bien offerte en tel temps et lieu, et de nos jours encore, pour qu'on y adore le dieu". (1)*

Et chez Marguerite cela cloche à partir du moment où l'abject va être remplacé par une brillance extraordinaire, avivée encore par tout le sang qui l'entoure, le Sacré Coeur est intronisé comme objet fétiche.

On peut encore aller voir son monument tout en haut de Montmartre, à Paris, trône le Sacré Coeur.

*

* *

(110)NOTES

- 1- LACAN, J. : *Kant avec Sade*, in *Ecrits*, p. 773, Ed. Seuil
- 2- Je pense en particulier à “*Salô ou Les 120 journées de Sodome*”, film qui lui coûta la vie.
- 3- de ROUGEMONT, D. “*L’Amour et l’Occident*”, pp. 236 et 240, coll. 10,18, Pion.
- 4- LACAN, J. “*Le Séminaire LIVRE XX, ENCORE*, p. 73, Ed. Seuil, Paris
- 5- FREUD, S. *Gross ist die Diana der Epheser*, G.W., VIII. 360
- 6- FREUD, S. *Das Tabu der Virginität*, G.W., XII 159

- 7- Voir aussi un premier article sur Penthélisée :
LAZNIK—PENOT, M.C. : Le cas Penthésilée, in *Le Discours Psychanalytique*, n° XVI, sept. 1985
- 8- Toutes nos références sont prises dans l’édition suivante :
KLEIST, *Penthésilée*, coll. bilingue, ed. Aubier-Montaigne, Paris.
- 9- Idem, sc. XIX, p. 169
- 10- Idem, sc. IX, p. 89
- 11- On sait que la formule $\overline{\Psi} \times \Phi \times$ se lit soit : il n’y a pas d’Universel possible du côté féminin de la formule, c’est-à-dire pas toute les femmes sont soumises à la castration. Ou bien qui se lit La femme n’est pas toute ... soumise à la castration, lecture que nous garderons sans entrer dans la discussion de savoir quelle serait la meilleure.
- 12- Voir note 8, scène XX, p. 171
- 13- Idem, p. 228, n. 16
- 14- LACAN, J. *Le Séminaire LIVRE XX, ENCORE*, p. 68
- 15- Idem, p. 70
- 16- Idem, p. 102
- 17- LACAN, J. in *ECRITS*, p. 823
- 18- Idem, p. 825
- 19- LACAN, J. in *ECRITS*, p. 774
- 20- LACAN, J. : *Kant avec Sade*, in *ECRITS*. p. 778

(111)

- 21- ALACOQUE, Marguerite-Marie “*Entretiens Mystiques*”, Ed. S P ES, Paris, 1947,
- 22- Idem, p. 13
- 23- Idem, p. 72
- 24- Idem, p. 65
- 25- Idem p. S3
- 26- Idem, p. 102

27- Idem, p. 91

28- Idem, p. 77

29- Idem, p. 95

30- Idem, p. 99

31- Idem, p. 100

32- Idem, p. 93

33- Idem, p. 90

34- Idem, p. 96

35- Idem, p. 94

36- HADEWICFI d'Anvers :“*Les douze heures mystérieuses*”, in *L e t t r e s Spirituelles*, p. 157, éd. Claude Martin Genève, 1972.